

La Monarquía

Director-Propietario: BENIGNO VARELA

Se publica los sábados.

Número atrasado 10 céntimos.

Número del día 5 céntimos.

AÑO IV

No se devuelven los artículos y fotografías que nos manden espontáneamente y no se publiquen.

Madrid, 1.º Agosto de 1914

Toda la correspondencia debe ser dirigida al DIRECTOR-PROPIETARIO

Núm. 178

MARRUECOS Y LAS IZQUIERDAS

Manifestaciones del Gobierno.

Uno de los temas más socorridos de los elementos radicales, para su campaña de oposición, es el asunto de Marruecos. Largo fué el debate sobre este asunto durante el pasado período parlamentario, y débil fué el pretexto de las izquierdas para oponerse a la marcha del plan seguido por el Gobierno; les faltó el principal elemento de fuerza: la razón.

Y al clausurarse las Cámaras, esos elementos opositores proclamaron pomposamente—para mantener el fuego sagrado de las masas populares incautas sobre quienes influyen—que su programa revolucionario se cifraba y se desarrollaba durante el verano, en lo que ellos denominan *campaña contra la guerra de Marruecos*.

Afortunadamente, la lógica es algo más que una palabra decorativa y por este motivo el resultado revolucionario anunciado no asoma por ninguna parte.

Lo único que ha llegado a exteriorizarse es una exposición de 300 vecinos del pueblo de Teruel, enviada al diputado republicano, director del diario *El País*.

Claro que esos 300 vecinos no significan, ni con mucho, la opinión general del pueblo turolense, sino el eco de los prosélitos que allí tienen los republicanos.

El Sr. Castrovido, director del aludido diario, ha enviado al presidente del Consejo dicha exposición en que se manifiesta el deseo de que cese en Marruecos nuestra intervención militar, y a esto ha respondido el Sr. Dato con la siguiente carta, que expresa el plan y el criterio del Gobierno en este asunto:

«Sr. D. Roberto Castrovido.

«Mi distinguido amigo: Recibí la instancia que tuvo usted la bondad de remitirme, en la que se pide al Gobierno que procure terminar la guerra de Marruecos. No deseamos otra cosa con mayor vehemencia; pero bien consta á todos que no es ahora posible prescindir de mantener en Marruecos un Ejército de ocupación, apercibido siempre para someter á los que quieren impedir por la fuerza el cumplimiento de la misión de paz y de civilización que nos está encomendada.

«Hacemos los mayores esfuerzos por aumentar las fuerzas indígenas y para que la intensidad y extensión de la acción civil económica sangre y dinero; pero no depende todo de nosotros, amigo Castrovido; hay que contar con los moros, atraerlos, convencerlos de las ventajas de nuestra intervención, y eso no es, desgraciadamente, labor de un día.

«Créame siempre suyo muy sincero amigo. Eduardo Dato.»

La impresión del conde de Romanones.

Coincide con estas manifestaciones del señor Dato la impresión que ha traído el ex presidente del Consejo Sr. Conde de Romanones de su reciente viaje por el Norte de África.

El jefe de los liberales ha regresado altamente satisfecho de la labor que España lleva realizada en el territorio sometido á la influencia de su protectorado.

Ha tenido ocasión de observar el movimiento pacifista que se advierte en los indígenas conforme van dándose cuenta de las mejoras que España les lleva con su labor civilizadora.

De todos es conocido que precisamente en las regiones donde España desarrolla su plan de progreso es en donde reside el espíritu más montañés y belicoso de lo que fué el Imperio marroquí, y esto dificulta naturalmente el propósito de actuar pacíficamente, sin intervención de las fuerzas militares.

Pero aparte de esto y dando al asunto un sesgo humorístico porque no de otro modo puede tomarse esta oposición de los elementos avanzados—hemos de decir que si la obra civilizadora pudiera llevarse á cabo con gran rapidez, ya veríamos qué pronto lo aprovecharían los que hoy protestan para ir á buscar prosélitos republicanos entre los moros ó adeptos socialistas que engrosaran el partido.

Son muy torpes nuestros revolucionarios; está visto.

Le Maroc et la gauche.

Manifestations du Gouvernement.

Un des thèmes les plus favoris des éléments radicaux pour leur campagne d'opposition, c'est l'affaire du Maroc. Le débat soutenu sur cette affaire pendant

cent leur influence—, que leur programme révolutionnaire se limiterait et se développerait pendant l'été, par ce qu'ils dénomment: *Campagne contre la guerre du Maroc*.

Heureusement la logique indique un peu plus qu'un mot simplement décoratif et pour cela le résultat révolutionnaire annoncé ne s'est encore reproduit nulle part.

L'unique chose qui est venue se démontrer c'est une exposition de 300 habitants de la ville de Teruel, envoyée au député républicain, directeur du journal: *El País*.

Cela va sans dire, que ces 300 voisins ne constituent pas du tout l'opinion générale de la ville de Teruel, mais seulement l'écho des

«M. Roberto Castrovido:

«Cher ami: j'ai reçu l'instance que vous avez eu la bonté de me remettre et dans laquelle on prie le Gouvernement de tâcher de mettre fin à la guerre du Maroc. C'est aussi notre plus vif désir, mais tout le monde est convaincu qu'il est impossible en ce moment de renoncer à maintenir au Maroc une armée d'occupation qui soit toujours disposée à soumettre ceux qui veulent empêcher par la force l'accomplissement de la mission de paix et de civilisation qui nous est confiée.

«Nous faisons tous les efforts possibles pour augmenter les forces indigènes et pour que l'intensité et l'extension de l'action civile économise du sang et de l'argent; mais tout ne dépend pas de nous, ami Castrovido: il faut compter sur les maures, les attirer et les convaincre des avantages de notre intervention et tout cela malheureusement ne peut pas être effectué dans un seul jour.

«Croyez-moi toujours: votre ami sincère Eduardo Dato».

Les impressions du Conde de Romanones.

Les manifestations de M. Dato coïncident avec les impressions que le Conde de Romanones, l'ex-président du Conseil, a rapportées de son dernier voyage au nord de l'Afrique.

Le chef des libéraux est revenu hautement satisfait de l'œuvre que l'Espagne a réalisée dans le territoire soumis à l'influence de son protectorat.

Il a eu l'occasion d'observer le mouvement pacificateur que l'on observe parmi les indigènes à mesure qu'ils se rendent compte des améliorations que l'Espagne opère au moyen de son œuvre civilisatrice.

Tout le monde sait que c'est précisément dans les régions où l'Espagne développe son projet de progrès, que réside l'esprit le plus obstiné et le plus belliqueux de ce qui fut autrefois l'empire marocain et cela naturellement rend difficile le propos d'agir pacifiquement sans l'intervention des forces militaires.

Mais, tout de même, donnant à l'affaire une tournure humoristique—, car l'on ne peut expliquer cette opposition des éléments avancés d'une autre manière—, nous devons constater, que si l'œuvre de civilisation pouvait être effectuée à toute vitesse, nous verrions bientôt ceux qui protestent aujourd'hui, en profiter pour aller à la recherche de prosélytes républicains parmi les maures, ou d'adeptes socialistes qui pussent augmenter le parti en nombre.

Nos révolutionnaires sont un peu inhabiles; ils l'ont déjà montré souvent.

Marocco and the left side.

Manifestations of the Government.

One of the most favorite themes of the radical elements for their campaign of opposition is the affair of Morocco. The debate about this affair during the last parliamentary period was very long and the pretext of the left side to oppose itself to the march of the project adopted by Government was a weak one; they were in want of the principal element of strength: right.

When Parliament closed its Chambers, those opposing elements proclaimed pompously—in order to maintain the sacred fire of the popular masses—, upon which they exercise their influence that—, their revolutionary program would limit and develop itself during this summer to what they denominate: *Campaign against the war of Morocco*.

Fortunately, this logic denotes something more than a decorating word and therefore the revolutionary result announced some time ago, cannot be noticed any where.

The only thing which has exteriorized itself is an exposition of 300 townsmen of Teruel, which was sent to the republican deputy, director of the journal: *El País* (The Country).

It can easily be conceived, that these 300 townsmen do not constitute in any way the general opinion of the town of Teruel, but only the echo of the proselytes of which the republicans dispose there.

En la playa de Santander



S. A. R. el Principe de Asturias, pescando cangrejos en un punto pintoresco de la playa.

la période parlementaire fut de longue durée et le prétexte de la gauche pour s'opposer à la marche du plan suivi par le Gouvernement, fut bien faible, car il leur manqua l'élément principal de force: la raison.

A la fermeture des Chambres ces éléments opposants proclamèrent pompeusement— afin de soutenir le feu sacré des masses populaires imprudentes sur lesquelles ils exer-

posèrent dont les républicains disposent là bas. M. Castrovido, directeur du journal cité a envoyé au président du Conseil cette exposition dans laquelle on manifeste le désir de ce que notre intervention militaire au Maroc cesse et M. Dato a répondu à cette demande par la lettre suivante qui indique le plan et le critérium du Gouvernement dans cette affaire:

Mr. Castrovido, director of the alluded paper, sent this exposition—in which the wish is manifested, that our military intervention in Morocco may cease—to the President of the Council, and Mr. Dato has replied to it with the following letter, which expresses the plan and the criterium of Government in this affair.

«Mr. Roberto Castrovido.

«Dear friend: I received the instance which you were kind enough to send me and in which your partisans beseech Government to finish the war of Morocco. This is also our most ardent wish but every body is well aware that it is now impossible to do without an occupying army in Morocco, which must always be disposed to submit those who want to prevent by force the fulfilment of the mission of peace and civilisation which has been entrusted to us.

«We do our very best to augment the indigenous forces so that the intensity and extension of civil action may economise blood and money; but all does not depend of us alone, friend Castrovido; we must be able to reckon upon the moors, attract them and convince them of the advantages of our intervention and this cannot be unfortunately effected in one single day.

«I remain your sincere friend Eduardo Dato».

The impressions of the Conde de Romanones.

The impression, which the ex president of the Council Conde de Romanones, has received of his recent journey through the North of Africa coincides with Mr. Dato's manifestations.

The chief of the liberals has regressed greatly satisfied with the labour realised by Spain in the territory submitted to the influence of its protectorate.

He has had occasion to observe the pacifying movement which is noted among the natives the more they perceive the ameliorations which Spain operates there by its civilizing labour.

Every body knows, that exactly in the regions where Spain develops its plan of progress, the roughest and most warlike spirit resides of what once constituted the empire of Morocco and this renders the plan of acting in a pacifying way much harder without intervention of the military forces.

But, besides this and giving the affair a humorous expedient—, for this opposition of the advanced elements cannot be taken in any other sense—, we must declare, that if the civilizing work could be effectuated with great rapidness, we should soon see those who protest now, profit of it in order to find republican proselytes amongst the moors or socialistic adepts which might enlarge their party. Our revolutionaries are rather awkward, we are convinced of this.

Marokko und die Linke.

Politische Kundgebungen der Regierung.

Die Sache von Marokko macht eins der hülfeichsten Themas aus der radikalischen Elemente, für ihre Campagne der Opposition. Die Debatte über diesen Gegenstand war von langer Dauer während der vergangenen parlamentarischen Periode und der Vorwand der Linke um sich der Richtung von der Regierung angenommen, zu widersetzen, war sehr schwach: es fehlte ihnen das vornehmste Element der Kraft: das Recht.

Bei der Schliessung der Kammer, erklärten diese gegenübergestellten Elemente auf pomphafte Weise—um das heilige Feuer zu unterhalten der populären unbehutsamen Menge über welche sie Einfluss ausüben—dass ihr staatsumstürzendes Programm sich beschränken und sich entwickeln würde während des Sommers mit was sie heissen: *Campagne gegen den Krieg von Marokko*.

Beglückenderweise enthält die Logik etwas mehr als ein zierendes Wort und desswegen zeigt sich irgendwo das angekündigte umstürzende Resultat.

Das einzigste was sich geäußert hat ist eine Entscheidungsgründe welche 300 Bewohner der Stadt, Teruel dem republikanischen Abgeordneten, Direktor des Tageblattes *El País* (das Land) zuschickten.

Es spricht von selbst, dass diese 300 Bürger nicht im geringsten die allgemeine Ausserung der Stadt Teruel ausmachen, sondern nur das Echo der Proselyten über welchen die Republikaner dort verfügen.

Herr Castrovido, Direktor des soeben genannten Tageblattes, hat dem President des Rates jene Entscheidungsgründe zukommen lassen, in welcher man den Wunsch hegt dass unsere militärische Dazwischenkunft in Marokko aufhöre und Herr Dato hat seine Antwort darauf gegeben in dem folgenden Brief, welcher den Plan und das Kriterium der Regierung in dieser Sache aussetzt:

«Herr Roberto Castrovido.

«Geehrter Freund: Ich habe die inständige Bitte empfangen welche Sie die Güte hatten mir gewähren zu lassen und in welcher man die Regierung bittet den Krieg von Marokko zu

endigen. Das ist auch unser feurigster Wunsch aber jetzt ist einjeder überzeugt, das es jetzt nicht möglich ist abzusehen von der Handhabung eines besitznehmendes Heeres, welches immer aufpassen soll dass diejenige unterworfen bleiben, welche mittels der Kraft verhindern wollen, unsere Sendung des Friedens und der Civilisation dort zu verwirklichen.

«Wir tun alles mögliche die inländischen Kräfte zu vermehren damit die Intensität und die Ausdehnung der bürgerlichen Tätigkeit Blut und Geld ersparen mögen; aber alles hängt nicht von uns ab Freund Castrovido; man muss auf die Mauren rechnen können; man soll sie gewinnen und sie überzeugen der Vorteile unserer Dazwischenkunft, und das macht unglücklicherweise nicht das Werk eines einzigen Tages aus.

«Indessen verbleibe ich immer: ihr africhtiger Freund, Eduardo Dato».

Graf Romanones 'Eindrücke.

Der Eindruck, welcher der Expresident des Rates Herr Graf von Romanones bekommen hat von seiner neuen Reise nach dem Norden Afrikas stimmt mit diesen Offenbarungen des Herrn Dato überein.

Das Haupt der Liberalen ist zurückgekommen sehr zufrieden von der Arbeit welche Spanien im Gebiete verwirklicht hat, welches unterden Einfluss ihres Protektorates steht. Er ist in der Gelegenheit gewesen die friedensstiftende Bewegung zu beobachten welche man in den Einheimischen wahrnimmt nach Massgabe sie sich Rechenschaft geben von den Besserungen welche Spanien ihnen mit ihrem Civilisationswerk bringt.

Einjeder weiss, dass gerade in den Regionen wo Spanien ihr Plan des Fortschritts entwickelt, der ungebildetste und kriegshafte Geist von was früher das marrokanische Reich war, herrscht und dies erschwert natürlich den Plan auf friedensame Weise zu handeln, ohne Dazwischenkunft der militärischen Kräfte.

Aber ausserdem und dem Gegenstand einen humoristischen Ausweg gebend—denn die Opposition der vorstehenden Elemente kann nicht auf andere Weise erklärt werden—müssen wir sagen dass wenn die Civilisationsarbeit sich verwirklichen könnte mit grosser Schnelligkeit, wir uns überzeugen würden, dass diejenige sie rasch benutzen würden, welche heute protestieren, um republikanische Proselyten zu gewinnen unter den Mauren, oder socialistische Eingeweihter damit sie die Partei vermehren.

Unsere Straatumwölzer sind sehr dumm; das ist oft bewiesen.

EL PARTIDO CONSERVADOR EN ALIENANTE

Habla el señor Canals

Los conservadores de la bella capital alicantina han ofrecido un homenaje de adhesión á su diputado, D. Salvador Canals.

Para ello organizaron un banquete en el Salón Moderno, al que asistieron más de 500 comensales, y en el cual se recibieron gran número de adhesiones de significadas personalidades del partido.

Ocuparon la mesa presidencial, con el festejado, el gobernador civil, el senador barón de Petrés, el alcalde de Alicante, don Ramón Campos; el vicepresidente de la Comisión provincial, D. Manuel Pérez Mirete; el comisario regio de Fomento, D. Pedro Llorca; los jefes del partido en los partidos judiciales de Elche, Monóvar y Novelda, Sres. Ganga, Pérez y Abad, y los alcaldes de los demás pueblos de la circunscripción.

Reinó durante la fiesta el mayor entusiasmo, amenizándola la banda municipal de esta ciudad.

El alcalde de Alicante hizo, en elocuentes términos, el ofrecimiento del banquete, como manifestación de unidad y disciplina del partido y de su adhesión al Sr. Canals.

Este dió las gracias por esta nueva manifestación de cariño y de amistad, saludando con grande elogio al gobernador, señor Fernández Ramos, que, á la vez que el cariño de los conservadores, ha conquistado el respeto de todos, por ser un fiel amparador del derecho de cada uno en la vida política.

Refiriéndose á los contados elementos políticos que han comenzado á constituir en ésta una organización maurista, el Sr. Canals dijo que respecto de su conducta, «nosotros sólo debemos lamentar su ausencia, en tanto cuanto ellos la lamenten, y respetar los móviles de su conducta tanto cuanto ellos respeten los de la nuestra, que esos sentimientos no son justos, ni siquiera dignos, sino cuando son mutuos y recíprocos».

Afirmó que no es exacto que el partido

conservador atraviese una crisis de desintegración. «Por lo que á nuestra circunscripción se refiere, aquí veo íntegras las organizaciones creadas por mí cuando por iniciativa de algunos de vosotros, tuvo el Sr. Maura la bondad de confiarme, hace cuatro años, el honor de dirigiros; y por lo que se refiere al conjunto de la Nación, en las actuales mayorías están casi todos los supervivientes del partido conservador de Cánovas, de Romero, de Silvela y de Villaverde, y casi todos los hombres que con Maura se incorporaron al partido en 1902. ¿Dónde está la desintegración?

«¡Ah! Pero nadie niega que atravesamos una crisis, la de haber perdido la dirección insuperable de un hombre como D. Antonio Maura, cuyo elogio está hecho entre nosotros sólo con nombrarlo, y la de hallarnos en un período de acefalia, puesto que el señor Dato ha declarado reiteradamente en las Cortes que él no ha asumido la jefatura del partido conservador. Aunque tengamos una dirección encarnada en los conservadores ilustres que forman el Gobierno, ¿cómo negar esa crisis ni aquella pérdida, que parece irreparable, mientras no venga á repararla el propio D. Antonio Maura?

«D. Antonio Maura, porque entre el «¿Maura, sí!» y el «¿Maura, no!», con que más ó menos inconscientemente se viene alborotando por las calles, y frente al «Maura, ¿á mí qué?», que sigue siendo el sentir de las grandes masas de españoles vueltos de espaldas á todos nosotros, á derechas como á izquierdas, á los mauristas como á los que ellos pretenden despreciar llamándoles *idóneos*, los conservadores todos, comenzando por los ministros, tenemos una actitud muy clara y muy severa, que si fuera menester expresar con un grito, no con palabras acordadas y razonadas, podría vaciarse en la frase de «¿Maura, cuando quiera!»

«Cuando quiera, como es el querer entre hombres que no quieran agotarse en la esterilidad del ensueño ó de la perturbación; es decir, cuando pueda, y como pueda. Sólo hay un querer soberano, superior á todo lo contingente, y eso para los que tenemos la fortuna de ser ideístas: el querer soberano de Dios, al cual nos rendimos todos y se rinde todo. El hombre tiene su querer fatalmente regulado por su *deber*, sin duda, pero también de su *poder*, y quien olvide éste, acaso comprometa el deber, y en el querer, sin duda, fracasará...

«Lo posible en la política se define por el ambiente general del mundo, al cual no puede substraerse nación alguna, y por la realidad política del propio pueblo en que se quiere actuar.»

Para mostrar el Sr. Canals cuál es aquel ambiente político del mundo que puede ser elogiado ó censurado, en cuya eficacia para el bien se puede creer ó no, pero que es como es, mostró de qué suerte ha evolucionado en todas partes el concepto de «liberalismo», influyendo en el concepto de autoridad, y consiguientemente en la acción del Poder público, y expuso ejemplos recientes de ello en Francia, en Inglaterra, en Italia y en Alemania.

Respecto de la realidad política nacional, el Sr. Canals mostró cómo la atonía cívica del pueblo español es causa, y no efecto, de que los partidos no sean la encarnación de todo el pueblo, ni la Prensa la expresión de todo el sentir nacional, añadiendo:

«Pero si deshiciéramos estos partidos y suprimiéramos esta Prensa, mientras no se operase aquella reintegración del pueblo español, de todo el pueblo español, al ejercicio eficiente de la ciudadanía, habría que echar las llaves á los Ayuntamientos, á las Diputaciones, al Parlamento, á todas las oficinas del Estado, licenciando y perdiendo las formas de Nación con que actuamos en el mundo.

«Los partidos y la Prensa, además, son los cauces inexcusables para que toda la acción ciudadana, que poco á poco se vaya despertando y conquistando, llegue á ejercitarse en la vida pública y en el Gobierno; y vosotros, tan necesitados y tan anhelosos de aguas para vuestros campos, ¿qué podríais hacer con ellas si no tuviérais todo un sistema de acequias y de presas que convenientemente las repartieran por las tierras sedientas? Y el que disponiendo de un cauce, de cuya eficacia él mismo tuviera satisfactoria experiencia, pretendiera deshacerlo para improvisar otro, ¿no os parecería temerario?

Por esto yo sigo creyendo, como os dije al producirse la crisis de Octubre, que en-

tendia que teníamos dos obligaciones muy concretas y bien definidas: primera, *practicar*, no pregonar vanamente, dentro de nuestra órbita, aquello que entendemos por política maurista, y que consiste en someter siempre nuestro gusto y nuestra conveniencia personales al interés del partido, y en someter siempre, asimismo, este interés del partido á las supremas conveniencias del país; y segunda, *no perturbar*.

«La perturbación, que puede ser heroica cuando tenga asegurado el triunfo de una reforma saludable, es tonta cuando sólo puede servir para solaz del enemigo común; pero puede ser notoriamente criminal, si con ella se debilitaran las fuerzas de la nación, requeridas por problema tan esencial como el de Marruecos; amenazadas por peligro universal tan notorio como el sindicalismo, y comprometidas en crisis tan honda como la que ahora mismo significa esa guerra internacional que asoma, y cuyas salpicaduras alcanzarán al mundo entero.

«Venimos cumpliendo esas obligaciones—concluyó el Sr. Canals—. Sigamos cumpliéndolas, que si nos sentimos satisfechos de nuestro deber en lo presente, la conquista de lo porvenir se nos dará por añadidura.»

Al Sr. Canals se le interrumpió frecuentemente con calurosos aplausos, y al final de su discurso se repitió y prolongó la ovación. Las palabras del Sr. Canals han causado gran interés en la opinión alicantina y han producido un vivo entusiasmo entre los conservadores.

En el Congreso socialista celebrado últimamente en Francia, la gente no se ha podido poner de acuerdo respecto á la utilidad de la huelga general, como protesta contra la guerra internacional. ¿Por qué? Porque los socialistas alemanes tienen un criterio más exacto de lo que es el patriotismo, la imparcialidad y el sentido común.

MUERTO ILUSTRE

El conde de San Diego.

La muerte, inexorable, ha segado la vida, todavía joven, de un hombre bueno y sabio: el ilustre médico de la Real Facultad, tocólogo eminente y talento preclaro, D. Eugenio Gutiérrez y González, conde de San Diego.

El lunes pasado tuvo funesto desenlace, en Cabezón de la Sal (Santander), la enfermedad que padecía desde hace algún tiempo el conde de San Diego.

Don Eugenio Gutiérrez y González nació en Santander el 15 de Junio de 1851. A los veinte años obtuvo el título de médico en la Universidad de Valladolid, y desde 1874 á 1878 ejerció la profesión como médico titular en Lamadrid, del Ayuntamiento de Valdáliga (Santander).

Sus aficiones se inclinaron siempre á la obstetricia y ginecopatía, y en 1879 marchó á París y se matriculó como alumno externo en la clínica de Partos de la Facultad.

Al año siguiente regresó á España, se doctoró en la Universidad de Madrid é ingresó en el profesorado del Instituto Rubio, fundando en él la especialidad ginecológica, que le proporcionó prontamente justificado renombre dentro y fuera de nuestra Patria.

Tomó parte activa en los congresos de toxicología nacionales y extranjeros, demostrando su gran cultura y afortunadísima práctica en esa especialidad médica; presidió la Sociedad Ginecológica Española, y escribió notables trabajos, como los «Límites de la cirugía radical en ginecología» y «Memoria sobre la fiebre puerperal», de gran valor científico y de aplicación profesional.

Ingresó en la Academia de Medicina en 1894, y en la actualidad tenía asiento en la alta Cámara y estaba en posesión de varias condecoraciones nacionales y extranjeras.

Era médico de la Real Facultad y había asistido en todos sus alumbramientos á la Reina y á las infantas. En 1907 el

Rey le concedió el título de conde de San Diego como premio á sus méritos y servicios.

El fallecimiento del sabio médico ha causado en toda la provincia de Santander penosísima impresión.

Al enterarse los Reyes de la triste noticia de la muerte del doctor Gutiérrez, á quien tenían especial estimación, dieron muestras de su profundo sentimiento, ordenando que se transmitiese su pésame á la familia del conde de San Diego.

..

El martes se verificó el entierro del ilustre ginecólogo.

En el duelo figuraban el conde de Aybar, en representación de los Reyes; el marqués de Hoyos, en nombre de los Infantes; el conde de Torreánaz, en representación del Senado; el gobernador y el alcalde.

Concurrieron al acto D. Antonio Maura, el marqués de Comillas y el doctor Grinda.

Los Reyes, el Infante D. Carlos y los farmacéuticos de Palacio enviaron varias coronas.

Al entierro asistió un público numerosísimo.

POLITICA DE DESPECHO

Campaña de injurias.

Ya dijimos en otra ocasión—y lo dijimos, por cierto, refiriéndonos al mismo sujeto de hoy—que no hay mayor enemigo, en política, que un despechado.

Recordamos este extremo á propósito de la insidiosa campaña personal que el periódico de la calle de Jardines ha emprendido contra el ilustre presidente del Consejo de ministros.

Esta campaña, que tiene su origen en el despecho, se estrella contra el convencimiento profundo que tiene la opinión de que el Gobierno del Sr. Dato es, quizá, el Gobierno que más ha respondido á los anhelos del país.

Por lo que respecta al ilustre jefe de él, su vastísima cultura, sus bien probados conocimientos en materia tan delicada y tan necesaria para un estadista como es la sociología en todos sus aspectos, le ponen á cubierto de los mortificantes y calumniosos ataques de aquellos que no olvidan que se respondió con un puntapié en las posaderas á la pretenciosa é inmoral solicitud de tres actas y cinco mil pesetas por defender al Gobierno.

¡Buenos valedores le hubieran salido á los ministros!

A los que, como los que componen el actual Gabinete, saben en todo momento cumplir con su deber, no les hacen falta defensores.

Les defienden sus propios actos. Conque, amigos, á otra puerta. Que aquí ya les han conocido.

Los valores hipotecarios en las grandes crisis.

En circunstancias como las presentes es cuando se aprecia en toda su importancia la enorme ventaja de los valores que tienen por garantía la propiedad. Por violentas que sean las tempestades que se desencadenen, las fincas subsisten. La Naturaleza no detiene su curso, y los frutos de la tierra y los alquileres urbanos constituyen una segura renta.

Las imposiciones de EL HOGAR ESPAÑOL, garantizadas por primeras hipotecas, representan el summum de la seguridad en estos momentos críticos.

	Pesetas
Imposiciones suscriptas...	84.100.000
Imposiciones realizadas...	35.600.000
Préstamos realizados...	51.400.000

EL HOGAR ESPAÑOL

Sociedad Cooperativa de Crédito Hipotecario.
Madrid, Puerta del Sol, 9.
Barcelona: Ronda de San Pedro, 6.
Sevilla: Méndez Núñez, 18.
Buenos Aires: Cerrito, 308.

EL CONFLICTO AUSTRO-SERVIO

ESPAÑA NEUTRAL

Orígenes del conflicto.—Manifiesto del Emperador Francisco José.—La diplomacia vela por la paz europea.

Desgraciadamente el conflicto austro-servio ha derivado en la declaración de guerra entre ambas naciones.

Concretando el caso á las dos naciones beligerantes, el hecho doloroso por las víctimas inevitables que trae como consecuencia el choque de las armas y por los hondos trastornos que esto acarrea aun en aquella nación cuya fuerza ó cuya suerte le proporcionara una victoria indiscutible.

Pero los caracteres que reviste el actual conflicto traen aparejado el temor de una conflagración de los pueblos europeos, y esto es aún más de temer, pues no es necesario detenerse á hacer un examen de las funestas y trascendentes consecuencias que esto acarrearía al mundo entero.

Por fortuna existe la esperanza de que, dados los grandes intereses puestos en juego en semejante conflagración, la diplomacia europea velará por el mantenimiento de la paz y el conflicto quedará localizado entre las dos naciones cuya ruptura de hostilidades ha comenzado recientemente.

Conviene en los difíciles momentos presentes que la discreción y la calma no se pierdan. Siempre que estallan conflictos semejantes, el deseo de información, el contagio de nerviosismo dinámico, el egoísmo mercader y otros factores más ó menos conscientes, se dan á lanzar especies caprichosas, alarmistas y fantásticas.

La más elemental discreción aconseja en estos casos remitirse exclusivamente á las informaciones oficiales.

Hacen mal, muy mal, algunos de nuestros diarios, que ya comenzaron á divulgar falsedades de toda índole, en lo que respecta á España ante el actual conflicto.

España no tiene ningún compromiso que la ligue á la actual contienda, y nada, por el pronto, tiene que temer; véase la siguiente nota oficiosa:

«DECLARACION DE LA NEUTRALIDAD DE ESPAÑA»

«Por la sección de Política del Ministerio de Estado se ha publicado en la Gaceta de hoy la siguiente declaración:

«Existente, por desgracia, el estado de guerra entre Austria-Hungría y Servia, según comunicó por telégrafo el embajador de España en Viena, el Gobierno de Su Majestad se cree en el deber de ordenar la más estricta neutralidad á los súbditos españoles, con arreglo á las leyes vigentes y á los principios del Derecho público internacional.

«En su consecuencia, hace saber que los españoles residentes en España ó en el extranjero que ejercieren cualquier acto hostil que pueda considerarse contrario á la más perfecta neutralidad, perderán el derecho á la protección del Gobierno de S. M., y sufrirán las consecuencias de las medidas que adopten los beligerantes, sin perjuicio de las penas en que incurrieren con arreglo á las leyes de España.

«Serán, igualmente, castigados, conforme al art. 150 del Código penal, los agentes nacionales ó extranjeros que verificasen ó promoviesen en territorio español el reclutamiento de soldados para cualquiera de los Ejércitos ó escuadras beligerantes.»

«ULTIMATUM» DE AUSTRIA Y CONTESTACION DE SERVIA

Pidió Austria que se publicase en el Diario Oficial una declaración desaprobando toda ingerencia en los asuntos austro-húngaros, y haciendo público su propósito de obrar en el porvenir con toda severidad cerca de las personas culpables de ello.

Respondió Servia aceptando todo ello. Pidió Austria que esta declaración se diese á conocer por medio de una orden general al Ejército.

Respondió Servia aceptándolo.

Pidió Austria la supresión de todas las publicaciones que excitaran al odio y menosprecio de Austria, ó cuya tendencia general fuese de ataque á la integridad territorial de Servia.

Respondió Servia comprometiéndose á presentar en la primera sesión de la Cámara, ó Shoupchtina, una ley sobre Prensa conteniendo esos castigos, y á introducir una modificación en el art. 22 de la Constitución que permitiese proceder á la confiscación de tales publicaciones.

Pidió Austria la disolución inmediata de la Sociedad Narodua Obrana y todas las demás similares que procediesen á la propaganda austrófoba.

Respondió Servia que no tenía pruebas de la culpabilidad de dicha Sociedad; pero que procedería á disolverla, y lo mismo haría con cualquiera que hiciese propaganda antiaustriaca.

Pidió Austria la eliminación de la Instrucción pública, lo mismo en Profesorado que en métodos de enseñanza, de todo cuanto fomentase la propaganda antiaustriaca.

Respondió Servia aceptándolo, previa la determinación concreta que le hiciera de ello.

Pidió Austria el alejamiento del Ejército y de la Administración pública de todos los funcionarios culpables de propaganda antiaustriaca, comprometiéndose á facilitar nombres.

Respondió Servia aceptando.

Pidió Austria que fuese aceptada en territorio servio su colaboración para acabar con el movimiento subversivo antiaustriaco.

Respondió Servia diciendo que, aun cuando no comprendía bien el alcance de esto, aceptaba toda colaboración conforme con el Derecho internacional, leyes procesales y buenas relaciones de vecindad.

Pidió Austria un procedimiento judicial contra los comprometidos en el complot de Sarajevo, con participación de delegados austro-húngaros.

Respondió Servia abriendo el procedimiento y ofreciendo comunicar el mismo á los delegados austro-húngaros; pero sin intervención directa de éstos, por no permitirlo la Constitución.

Pidió Austria el arresto del comandante Voija y de Ciganovic.

Respondió Servia arrestando al primero, y no arrestando al segundo (por cierto, súbdito austro-húngaro), por no haber podido ser habido.

Pidió Austria el castigo de los funcionarios aduaneros de Schabetz y Lozonica.

Respondió Servia aceptando.

Pidió Austria explicaciones, por intervius celebradas por funcionarios servios, en las cuales habíanse expresado éstos en términos hostiles.

Respondió Servia pidiendo se le comunicase á qué intervius se hacía referencia, y ofreciendo explicaciones para el caso de que se probara su autenticidad.

Pidió Austria, por fin, se le comunicase en seguida todas estas medidas.

Respondió Servia aceptando.

Realmente, la actitud del Gabinete austro-húngaro ha sido tal, que la Prensa extranjera ha supuesto, en la redacción de este ultimatum, un propósito deliberado de declararle la guerra á Servia.

MANIFIESTO DEL EMPERADOR DE AUSTRIA

«ISCHIL, 28 de Julio de 1914.

«A mis pueblos:

«Ha sido mi mayor deseo consagrar los años que me quedan todavía, por la gracia de Dios, á las obras de la paz y á preservar mis pueblos de los graves sacrificios y de las cargas de la guerra.

«De otra manera ha sido decidido por la Providencia.

«Las acciones de un adversario lleno de odio me obligan, para defender el honor de mi Monarquía, para proteger su autoridad y su poderío, para garantizar su posición, á coger las armas, después de largos años de paz.

«El reino de Servia, con una ingratitud llena de olvido, ese reino que, desde los

comienzos de su independencia hasta en estos mismos últimos tiempos, fué favorecido y protegido por mis antepasados y por mí, estaba ya, desde hace algunos años, deslizándose por una pendiente de hostilidad contra Austria-Hungría.

«Cuando, después de treinta años de trabajos de paz bendecidos, extendí mis poderes soberanos sobre la Bosnia y la Herzegovina, esta decisión de mi parte suscitó en el Reino de Servia, cuyos derechos en nada fueron violados, una explosión de pasión inmensa y de un odio de los más profundos.

«En esta época, mi Gobierno usó del bello privilegio del más fuerte, y en su indulgencia y dulzura extremas, no exigió de Servia más que la rebaja del efectivo de su Ejército en pie de guerra, y la promesa de que, en el porvenir, ella seguiría la senda de la paz y de la amistad.

«Animado del mismo espíritu de moderación, mi Gobierno, cuando hace dos años Servia estaba en lucha con el Imperio turco, se limitó á garantizar las condiciones vitales más importantes de la Monarquía.

«Gracias á esta actitud, Servia pudo llegar al fin que se propuso con aquella guerra.

«La esperanza de que el Reino de Servia sabría reconocer la longanimidad y el amor á la paz de mi Gobierno, conforme á su promesa, no se ha realizado. El odio contra mí y mi casa cada vez se hace más violento y más fuerte. La tendencia de Servia á querer desgajar por la violencia territorios, que no sabrían separarse de Austria-Hungría, se acusa cada vez más.

«Mi Gobierno ha acometido en vano una última tentativa para lograr, por medios pacíficos, que Servia cambiase de política; pero ella ha rechazado las reivindicaciones moderadas de mi Gobierno, y ha rehusado cumplir con su deber.

«Me veo obligado de crear por la fuerza de las armas las garantías indispensables que deben asegurar á mi Estado la calma en el interior y la paz permanente en el exterior.

«Yo tomo, en esta hora grave, todo el peso sobre mí de mi decisión y la responsabilidad en que yo incurro ante el Todopoderoso.

«Yo lo he examinado y estudiado con todo detenimiento. En conciencia, yo me lanzo al camino que me señala el deber.

«Yo tengo confianza en mis pueblos, que durante el transcurso de tantas tempestades siempre han estado unidos alrededor de mi Trono; yo tengo confianza en el Ejército de Austria-Hungría, que está animado de sentimientos de bravura y de abnegación, y yo tengo confianza en el Todopoderoso, que dará la victoria á mis Ejércitos.—Francisco José.»

OBSEQUIO AL NUEVO ALCALDE

LA CÁMARA DE COMERCIO OFRECE UN BANQUETE AL SEÑOR PRAST

La Cámara de Comercio de Madrid ofreció el lunes pasado un almuerzo íntimo, en Tournié, á su presidente, D. Carlos Prast, con motivo de haber sido nombrado alcalde del Ayuntamiento madrileño y como demostración de las vivas simpatías con que cuenta el joven y distinguido senador.

Al terminar la comida, que fué una agradable fiesta, se pronunciaron cariñosos brindis, felicitándose al Gobierno por la acertada designación del Sr. Prast para cargo tan delicado é importante como la presidencia del Municipio madrileño.

El Sr. Prast agradeció con sentidas frases el homenaje que se le dedicaba.

También las clases industriales de Madrid obsequiaron el jueves con un banquete popular al nuevo alcalde en el restaurant «La Huerta».

La concurrencia fué tan numerosa que se originaron varios incidentes por deficiencias en el servicio del restaurant. Basta con decir que asistieron á rendir este homenaje de simpatía al Sr. Prast más de 1.600 comensales.

Hicieron uso de la palabra, para brindar, los señores Zurita, Matesanz, Gómez Vallejo y el Sr. Prast, que agradeció el obsequio que se le hacía.

Horas de siesta.

Estrategas de café.

¡La guerra! ¡La guerra!
He ahí un grito que suena olímpicamente, apocalípticamente, sin permiso de nuestro leader socialista. Tal andan las cosas, que parecen confabularse para dejar en ridículo la fuerza con que constantemente amenaza a los Gobiernos nuestro terrible D. Pablo.

¡La guerra austro-serbia! ¡La temida conflagración europea!

He ahí una nueva emoción que ha puesto en tensión los ánimos más apáticos, ha aumentado la sofocación del verano y ha perturbado mis pacíficas horas de siesta.

Todo el mundo está en bélico efervescencia. ¿Y saben ustedes quién va ganando con esto? Primeramente, los diarios, que han encontrado una fuente emotiva para contrarrestar el tedio impreso del verano, y luego los dueños de cafés, bares y demás expendiduras de tóxico-inofensivos, permitaseme la composición gramatical.

Los cafés, especialmente, se hallaban desanimadísimos. Después de comer, la siestecita reparadora; después de cenar, el paseito en busca del fresco consolador... Y el café que lo partiera un rayo.

Pues desde que ha comenzado el bélico movimiento, ya están los famosos divanes convertidos en bancos de consejos y los blancos mármoles en tableros topográficos sobre los que se trazan los planos de todo el globo terráqueo.

Y las cucharillas son barcos; las tazas, reductos inexpugnables; los terrones de azúcar, combatientes sumisos, y los pacíficos parroquianos, temibles estrategas, cuyo genio guerrero es lástima que no llegue a conocimiento de los Estados beligerantes.

¡Oh, qué grandes generales está perdiendo Austria y Servia en los cafés de la corte española!

¡Qué grandes geógrafos! ¡Qué valiosos ingenieros!

El Danubio es, para esta gente maravillosa, poco menos que el deleznable arroyo Abroñigal; con cuatro sorbos desaparece, y un peligro menos.

¡Miren ustedes que Belgrado, nada menos que la capital de un reino, descubierta, desamparada y emplazada frente a las mismísimas narices del enemigo!

¡Pero en qué estarían pensando los serbios? ¿No se daban cuenta de que la capital de Servia, no servía allí para maldita la cosa?... ¡Pues se traslada al interior, y pata!

Así, como quien traslada un cesto de rosquillas tontas.

Les digo a ustedes que estos estrategas de café son inmensos, inmensos.

Y no crean ustedes que se andan con chiquitas. A lo mejor, todo un Ejército, simbolizado en el terrón de azúcar, ¡paf! al agua sin contemplaciones. Y resulta que en este lío bélico, siempre hay estrategia adelantado que se levanta con todos los Ejércitos beligerantes—ó sea con todos los terrones—y como un nuevo Napoleón, se los mete en el bolsillo.

Les digo a ustedes que la cosa, para por, es divertidísima, y si, afortunadamente, no se complica ni se prolonga, es cosa de ir a los cafés un ratito.

EL BACHILLER BUENAFÉ.

HOMENAJE DE SIMPATIA

El Sr. Bugallal y los empleados de Hacienda.

No todos los políticos veranean; mejor dicho, no todos los políticos descansan, y, respecto a los que forman parte del Gobierno, pudiera afirmarse que no descansan ninguno.

Buena prueba de lo que decimos, por lo que hace al Sr. Bugallal, es la labor, incesante que viene realizando en silencio desde que se cerraron las Cortes.

Uno de los últimos decretos que ha puesto a la firma de S. M. el ministro de Ha-

cienda ha sido el de reorganización del ingreso en la plantilla y los ascensos del personal de Hacienda.

Tan excelente acogida ha tenido esta justísima disposición entre los funcionarios del departamento referido, que el miércoles pasado una numerosa Comisión de aquéllos visitó al conde de Bugallal para expresarle su agradecimiento por aquel decreto, que tanto les beneficia.

El ministro recibió a sus subordinados en el salón grande del Ministerio; y al aparecer en la puerta, los funcionarios le prodigaron una calurosa ovación.

En la estación le despidieron, además de numerosos amigos políticos y particulares, su hijo D. José Marín, con su señora; el presidente del Consejo, Sr. Dato; los ministros de la Gobernación y de la Guerra, el alcalde de Madrid, Sr. Prast; los generales March y Bascaran, y los marqueses de Luarecín, Vivel, Miravalles y Cabriñana.

El ilustre general, sólo por precaución, llevaba unas gafas negras.

Marchó en el break grande de Obras públicas, acompañado de su hija doña Carmen.

S. M. EL REY, EN SANTANDER



D. Alfonso XIII, pasando por la plaza de Linares, en dirección al palacio de La Magdalena.

El conde de Bugallal a La Coruña.

El jueves salió para La Coruña el ministro de Hacienda, señor conde de Bugallal, con objeto de presidir el Congreso penitenciario en representación del Gobierno.

Le acompañaban los Sres. Bas, Príncipe, Madariaga y Ojea.

En la estación le despidieron los ministros de la Gobernación y Gracia y Justicia, el subsecretario de Hacienda, Sr. Ordóñez, y todo el personal superior de su departamento.

Han quedado prohibidos los cupones en los periódicos, y el papelito de la calle de Jardines dice que no le importa, que no le hacen falta los cupones.

¡Guasones!

Dinos de lo que presumes...

¡Pero si no ha podido expender el papel impreso más que dando cupones desde que salió a la calle!...

VIAJEROS ILUSTRES

El general Azcárraga a Godella.

Completamente restablecido de la vista, el miércoles, en el correo de Valencia, salió para Godella el ilustre capitán general don Marcelo de Azcárraga, presidente del Senado.

Absolución de Mme. Caillaux.

El espíritu de Gastón Calmette no habrá quedado, esta vez, muy satisfecho de la justicia francesa.

El veredicto de inculpabilidad dictado en favor de Mme. Caillaux, ha dejado impune la posibilidad de una lamentable revancha.

Si, de pronto, se irguiese un hijo de la víctima vengando en el ex ministro radical las ofensas inferidas ante la Sala a la memoria del que fué director de *Le Figaro*, ofensas lanzadas con la vehemente oratoria de M. Caillaux, ¿sería equitativo no decretar la absolución también?

Acaso, tanto o más que los jurados, haya influido el azar en favor del fallo que había de recaer sobre la procesada; desde el principio de la vista de este proceso, ya se presenció el gran interés con que la opinión asistía a este suceso, y ostensiblemente se demostraron los encontrados apasionamientos de criterios opuestos que tenían su principal fundamento en dos distintas tendencias políticas.

Mucho prometía conmocionar este suceso cuando surgieron los actuales conflictos bélicos, la probable conflagración europea, y el interés se desvió de este proceso para coincidir en los asuntos que exigían una total unidad de sentimientos patrios.

¿Ha favorecido esto a Mme. Caillaux? ¡Quién sabe! Lo cierto es que todo se precipitó para dejar paso a otro conflicto que exigía una atención bastante mayor para un país.

Consecuentes con nuestro criterio, nosotros no podemos olvidar las determinantes de aquella tragedia, en la que fué Gastón Calmette la víctima irreparable.

Descontando que la Prensa de todos los pueblos latinos usa de una gran libertad para sus campañas fiscalizadoras, hay que tener presente que el director de *Le Figaro* no publicó ningún detalle que a la vida privada del matrimonio Caillaux se refiriese. Verdad que se publicó una carta íntima; pero también es cierto que de esa carta sólo aparecieron insertos los conceptos que a la vida pública del político se referían.

En cuanto al temor de las futuras publicaciones, en principio era una suposición temerosa—pero caprichosa—que no justificaban jamás el homicidio cometido. Después ya se ha visto que las tan traídas y llevadas cartas íntimas—objeto del temor de Mme. Caillaux—además de no contener nada de particular, tampoco estaban en poder de M. Calmette.

Por otra parte, sorprende que en un país donde el divorcio se repite con tanta frecuencia y facilidad, donde casi se mira como ridículo atavismo el sagrado misterio de la alcoba, haya aparecido inesperadamente un espíritu tan puritano de la intimidad conyugal, que haya sido bastante para dictar veredicto de inculpabilidad—y dejar en libertad inmediata—á la autora de un homicidio.

Con un gran sentimiento de piedad, con una gran galantería, ha procedido esta vez la justicia francesa. No vamos nosotros a ser menos en esa piedad y en esa galantería; como mujer, y como mujer enamorada, doblemente merece por nuestra parte madame Caillaux esos sentimientos; pero, ¿qué móviles originarios la indujeron á realizar el trágico atentado?

¡Ah! Aún tenemos nosotros la herida abierta, aún suenan en nuestros oídos las palabras amenazadoras del ex ministro francés.

Si se acepta el acto de Mme. Caillaux como exacerbación del amor conyugal, con más exigencia hay que aceptar la campaña de Calmette como un noble sentimiento de patriotismo.

¿Mme. Caillaux disparó su revólver por salvar a su esposo? Bien. Gastón Calmette disparó su pluma por salvar los intereses de su Francia.

Ha sido, pues, un honrado y heroico periodista, que ha dado su vida en loor de su patria y de su profesión.

Descubrámonos ante el periodista ilustre y ante el patriota abnegado.

Cuentos de La Monarquía

EL MOLINO DEL DIABLO

Cuando llegó Esteban a la plazoleta en donde la iglesia erguía su raquítica torre desmochada de veleta y resquebrajada por el jalbegue de los flancos, el sol magnífico, desde lo más alto de su carrera, vertía su aliento de oro sobre el misero lugarejo. Al acercarse a la casa del señor rector, la figura obesa de doña Generosa fué la primera que se presentó delante del mozo, haldeando rítmicamente el merino de su falda, toda plegada alrededor del talle.

—¿A qué te quedas ahí, muchacho? Pasa y siéntate, comerás con nosotros.

Sentados luego los tres en las sillas de esparto, bendecida la mesa y dispuestos á empezar la consumación de la sopa, que humeaba en los platos de burda alfarería, el rector, que ya tenía conocimiento del motivo de la visita, empezó con rodeos, procurando disuadir al mozo de su pretensión, sin que su señora hermana se enterase, y así que ella se internaba en la cocina se aclaraban los conceptos.

Pero una de las veces no advirtieron que se acercaban los pasos por el corredor, y doña Generosa sorprendió lo suficiente para que se estremeciese toda su alma.

—¿Qué es eso del molino? ¿A qué quieres ir al molino, muchacho?

El buen sacerdote la tranquilizó. —No, mujer, no; iba á contarle la verdadera leyenda.

Había terminado la comida. Doña Generosa, escanciando el té en los rústicos pocillos de piedra, tomó asiento para no levantarse ya hasta que su hermano terminase el relato.

Contaban que en tiempos antañones era aquel pueblecillo un lugar dejado de la misericordia divina. Sus habitantes, dedicados á la agricultura, sólo pensaban en acaparar sus riquezas y cultivar la usura despiadadamente. Aseguraban que,



devastada una comarca vecina por una inundación, se negaron á remediar el daño de aquellos labriegos, hasta que un día, anatematizados y malditos por sus comarcanos, vieron con espanto que sus acequias amanecían desecadas y sus campos talados y mustios.

Puestos á vigilar, juraron que en la alta noche aparecía un fantasma monstruoso que, armado de largo tridente flamígero, quemaba la opulenta vegetación de los campos y se bebía el agua de los canales de riego.



Entonces, amedrentados y arrepentidos, fueron en demanda de protección al pueblo anteriormente inundado, para rogar de su imagen patronal el remedio de sus desastres...

Y una noche, unidos los dos pueblos en religiosa romería, subieron la imagen milagrosa á la cúspide de un cerro desde el que se dominaba el lugar por el que aparecía el fantasma devastador.

Estaba todo el pueblo oculto entre los romeros y los tomillos del monte, y así que vieron aparecer el fantasma, frotaron los pedernales, encendieron las yescas y prendieron fuego á toda aquella olorosa vegetación.

Parecía que ardía la pequeña montaña, crepitaban las retamas y los tomillos bajo las igneas lengüecillas, y poco á poco fueron prendiéndose todas las llamas en una sola hoguera ciclópica, en cuya cumbre, resplandeciente é inmaculada, surgía la milagrosa imagen.

Todos oyeron los pavorosos alaridos del monstruo, pretendiendo inútilmente la fuga; su cuerpo hereúleo se retorció clavado en tierra y sus brazos membranosos, en el espacio volaban desolados, furiosos, trágicos...

Cuando bajaron procesionalmente á la imagen asomaba el disco bermejo del sol, y á sus primeras luces vieron con asombro que en el lugar en que el monstruo se retorció satánicamente, había un molino rojo que ondeaba al viento, hecha jirones, la fuerte lona de las aspas.

De entonces databa la piadosa conversión de los lugareños que, al irse legando la leyenda, añadían que cuantos forasteros intentaron habitar en el molino del diablo, hubieron de abandonarlo á causa de las infinitas calamidades descargadas sobre ellos.

Nada hizo desistir á Esteban. ¡Qué sabían ellos, pobretones, que nunca habían salido de las lindes de sus campos! A él, que tanto mundo había corrido, no le amedrentaba la superstición.

Y ya dentro del molino, en una estancia destartada y húmeda, tendido sobre una yacija de paja y á la luz de un candil, se contaba á sí mismo su proyecto.

Continuamente medía su propósito, pasando desde los puntos más altos de su ambición al punto de partida, y entonces le asaltaba la misma exclamación: *No hay hombre sin hombre!*... ¡Ah, si él tuviese quien le diese la mano!

Ante la perspectiva del hombre que le ayudase con medios económicos, de los que ahora andaba tan escaso, creíalo todo realizado y había de abrir mucho los ojos para cerciorarse de que no eran ciertas aquellas ficciones de honores, de placeres...

Y bien ciertas que fueron, y bien pronto que acudió el personaje necesario. A semejanza de las proyecciones cinematográficas, vió aparecer al mismo diablo en persona, vistiendo el traje mefistofélico y luciendo su pícara expresión de viejo sátiro. La azulada llama de azufre que había precedido á su aparición ocultaba los muros del molino, y á Esteban le pareció que se hallaban los dos suspensos en el seno de una nube. Hubo necesidad de dar crédito á la leyenda que

poco antes había oído de labios del señor rector, y acabó de convencerle la voz del satánico aparecido:

—Yo moro en las ruinas de este molino; toda presencia ajena me estorba, y, puesto que la ambición te trajo á turbar la paz de mi encantamiento, yo realizaré todo lo que desees, con tal de que abandones esta morada. ¿Aceptas?

El mozo, haciendo honor á la experiencia de que blasonaba, recordó que la Fortuna sólo pasa una vez por nuestro lado, y aceptó, decidido á no dejar que la ocasión huyese sin haberse aprovechado de ella. Sólo una condición le puso su satánico protector: consecuente con sus deseos, Esteban no podría retroceder en la escala de sus ambiciones; que le pidiese siempre más, que siguiese siempre adelante y sería complacido al momento; pero en cuanto sintiese el deseo de vivir algo del pasado, en cuanto deseara regresar por la senda de lo vivido anteriormente, le retiraba su protección y volvía á ser el misero molinero de ahora.

Lo primero que pidió el mozo fueron riquezas, muchas riquezas, poseer un tesoro como no pudiese poseerlo otro hombre... Y dispuso de palacios, de trenes, de barcos, hasta el punto de agotar todo lo que compone la riqueza del mundo, y al instante sintió muerto este primer deseo, por no tener ya riqueza que desear. Pero aunque el afán del oro fué siempre su pasión más grande, aún le quedaban otras cosas que aguijoneaban su deseo: los honores, los placeres, lo que constituye la humana vanidad, y la sabiduría, que es el legítimo orgullo de los hombres.

El diablo se encontraba satisfecho de



haber hallado un ser en el que cabían tantas ambiciones juntas, y le colmó de honores é hizo que fuese respetado de los más altos personajes y solicitado de las más hermosas damas. Pero fué el caso que al antiguo molinero no le agradaba la pleitesía de los hombres; veía claramente el disimulo hipócrita de aquellos seres que le rendían vasallaje sin que él lo mereciese, sólo porque la casualidad le había colocado en el más alto puesto social. Refugiado en los placeres, vió cuán efímeros eran y fué notando cómo con la posesión decrecía el deseo de poseer.

UN MARIDAJE INFECCIOSO



El cólera y la cólera, con los que hay que acabar cuanto antes, para la salud moral del pueblo.

los... Entonces, sediento de algo firme y verdadero, quiso ser sabio; todas las ciencias se acumularon á él, y, sin embargo, en su sabiduría no hallaba la clave del enigma eterno; seguía, como el más ignorante de sus semejantes, ignorando por qué brillaban las estrellas y salía el sol todos los días y giraba la tierra monótonamente y por qué nacían y para qué morían los míseros protagonistas de la vida...

En la cima de su ciencia, el escepticismo lo envolvía en una opacidad melancólica y triste que le hacía despreciar la riqueza, los honores, todos los vanos oropeles, causa de su ambición; los hombres eran inferiores á él, y las más hermosas mujeres pasaban por sus brazos como leves sombras perfumadas.

El tedio invadió entonces su corazón y su cerebro; parecía que el mundo se había despoblado; se sintió absolutamente solo, y notó en el alma el horror espantoso del vacío.

Viéndole su protector tan entristecido, le invitó al recreo de una aérea excursión. Se remontaron entre las tinieblas nocturnas sobre la tejera de la gran capital, entregada á la paz del sueño, y el mefistofélico personaje obsequió á su protegido con un espectáculo completamente nuevo.

Como si los edificios fuesen de la misma fragilidad que las diminutas construcciones de cartón que sirven para los juegos infantiles, el diablo dió un papirotazo en el alero de la casa más próxima y todo el tejado se levantó en una pieza, dejando al descubierto los cuadrillos de las habitaciones, sin que los inquilinos tuviesen la menor noticia de la endiablada ocurrencia. Sentados en la caperuza de las tejas, contemplaba absorto Esteban el espectáculo, acosando con preguntas.

—¿Qué hace esa joven cosiendo tan afanosamente á hora tan avanzada?

—Está terminándose un traje que ha adquirido penosamente con pobres ahorros. Mañana ha de ver á su amante, y cifra su felicidad en que el galán la encuentre adornada lo más elegantemente posible.

—¿Y con eso se conforma?

—Seguramente. Para ti, que dispones de los mayores lujos, no tiene explicación que con un mezquino traje de batista se consiga un momento feliz; pero es lo cierto que á ella esto le producirá una satisfacción inmensa.

—¿Y qué hace ese joven escribiendo y monologando tan preocupado?

—Es un novel autor dramático. Le han admitido la primera obra, y piensa que si es un éxito, reunirá una pequeña cantidad, que inútilmente ha procurado conseguir en mucho tiempo, y con la cual realizará su boda. También en eso funda toda su dicha.

Y de este modo vió Esteban que todos aquellos seres, mientras tenían algo que desear, en la realización de su deseo cifraban su felicidad. Vió el envidiable afán con que procuraban la satisfacción de sus anhelos, y notó que cuanto más modestos, eran más felices, porque era más clara la paz que les envolvía. Entonces se acordó de su vida anterior, de sus ambiciones, de aquella alegría impetuosa y juvenil que guiaba sus acciones y de aquella satisfacción incomparable experimentada en el amor que sintió hacia Marta...

Fué instantánea la catástrofe: desde el alero del tejado notó cómo el diablo le empujó hacia la calle, y luego, como si fuese rodando por el espacio, hasta dar un golpe contra el lecho de paja hacinada en el molino.

Cuando se despertó, parecía que las pestañas las tenía anudadas y que una fuerza sobrenatural le impedía abrir los párpados. ¿Pero todo aquello había sido un sueño?...

Aturdido y preocupado, salió del molino. El sol triunfaba en la vega florida. Cerró la puerta, y á poco se hallaba entregándole la llave al señor rector, que le preguntaba sorprendido y satisfecho:

—¿Qué es?... ¿Qué pasa? Cuenta, hombre, cuenta.

—Nada, señor cura, nada; creo que estaré mejor ayudando al señor Blas.

Y corrió hacia el molino del padre de Marta.

¡Oh, bendición de la paz aldeana cuando es primavera en el campo y amor en el hogar! Saltaba el agua cantarina y fresca desde la presa río abajo por el ancho cauce; revoloteaban las palomas picando los granos de maíz que Marta les lanzaba al viento; libaban las mariposas en los azahares de los naranjos floridos; se perseguían rumorosas las libélulas;

El libelo de la Rodriga se ufana porque ha sido denunciado, y los y groserías cree que echar las un papel impetapas por alto, so, es hacer la llenar de insulto, de oposición. ¡Sí, de oposición á que te empapelen!

sesteaban al sol los perros guardianes. Y ante aquel himno amoroso de la Naturaleza comprendió el mozo que la felicidad estaba muy lejos de la ambición; que cuando el deseo ambicioso es grande, llena el alma de inquietudes y que cuando todo se satisface, mata el hastío todas las alegrías, porque la verdadera felicidad no consiste en poseerlo todo, sino en mantener vivo el deseo de lo bueno.

DANIEL DE LIS.

El libelo de la Rodriga opina—y repite diariamente—que el acto de bailotear con el cadáver de una religiosa, desenterrado y profanado villanamente, es un acto de tal magnitud que merece muy justamente la erección de una estatua.

¿Han leído ustedes bellacada mayor?

Cosas de la acera de enfrente.

La manifestación ferrerista.—Machacando en hierro frío.

Otra vez Riotinto.—La epidemia en Vigo.

Estuvo bien suspendida.

Parece mentira que un periódico como «El País», dirigido por un periodista de los prestigios y del talento de Castrovieja, se haga cargo de las botaratas de los defensores de Ferrer.

No hemos querido intervenir en la polémica entablada en la Prensa diaria á propósito del fusilamiento y de la personalidad de este pseudo-pedagogo por varias razones; entre otras, porque estamos plenamente convencidos de que todo el mundo sabe que el proceso se llevó con toda minuciosidad y con todas las garantías que conceden las leyes, y que el fallo fué justo, y, sobre todo, porque con estas discusiones baldías se dan armas, como se han dado ya, á los elementos revolucionarios para proseguir esta antipatriótica campaña.

La proyectada manifestación ferrerista de Sevilla tenía, como es sabido, un carácter marcadamente político.

Se había organizado con otro pretexto, porque decían los ferreristas que sólo se trataba de protestar contra el Ayuntamiento, «hijo del chanchullo electoral».

El Gobierno hizo muy bien en suspenderla sin hacer caso de las inocentes amenazas de los interesados de las izquierdas.

El Gobierno del Sr. Dato no pudo autorizar aquella manifestación *pro Ferrer*, disfrazada con otro fin, porque suponía la protesta contra una sentencia de los Tribunales, y este hecho constituye un delito.

Si esa manifestación hubiera sido autorizada, aun cuando hubiera sido seguramente un fracaso, se daría pie á la difusión de una campaña en sentido delictivo.

Y esto no hay Gobierno en el mundo que pueda prescindir de la indiferencia.

La manifestación, pues, de Sevilla está bien suspendida.

¡¡Trabajadores: echadme de comer!!

Verdaderamente nos mueve á risa la tenaz, pero infructífera labor del papelucho de Pablillo, que se desgana pidiendo pan á voz en cuello.

Desde hace muchos meses ese *organillo*, que sufre unos horribles dolores de estómago (que á tal extremo conduce la inanición prolongada), viene publicando en primera plana, en sitio bien visible, y con titulares llamativas, el siguiente *entrefilet*, que es un estupendo y trágico alarido de hambre:

«¡Trabajadores! Asegurar la vida de (aquí el título del papel) equivale, para vosotros, á poseer un arma bien templada que defiende constantemente vuestros intereses.

«Por tal razón debéis hacer colectas á su favor y procurar el mayor número de lectores.»

Lo que en lenguaje liso y llano quiere decir: «¡A ver, qué va á ser esto, ciudadanos! Bueno está defender esta absurda política socialista; pero, ¿qué nos dáis por ello? Nosotros también tenemos hambre.»

En ese *entrefilet*, que venimos leyendo continuamente con un leve gesto de piedad, se ve de cuerpo entero la extraña moral de los socialistas al uso.

Pero también, y esto es lo más triste para ellos, se transparenta la ineficacia de las predicaciones socialistas sobre las masas, que no están dispuestas á seguir manteniendo vagos y chanchulleros.

La realidad es gran maestra de cosas, amigos.

Porque no cabe duda: cuando ese papel sigue pidiendo pan á grito pelado, es que no le han echado de comer. Porque si no hubieran suspendido su publicación, porque á nadie le es agradable sacar fuera de la familia las propias penurias y necesidades.

Con esto de las suscripciones viene á ocurrirle al papelucho de Pablillo, ó se nos antoja á nosotros, por lo menos, lo mismo que con la traída y llevada campaña de Ferrer: y es que, como á nadie convence, tienen que repetirlo á diario y en todos los tonos.

¿Qué lástima de papel y de tinta que gastan los socios de la calle de las Fuentes! ¿No sería mejor que se le comieran? Porque ya estamos viendo que los buenos socialistas de la masa no sueltan una *perla*. Se llaman andana, y no quieren que con su dinero, ganado cómodamente, se construyan hoteles en El Escorial.

La labor de un jefecillo.

Egocheaga, ese desgraciado jefecillo que les ha salido á los sindicalistas de Riotinto, está pidiendo á voces que el proletariado español tome contra él una medida severa.

Ya vimos lo que ocurrió en el último Congreso que celebraron los mineros hace poco tiempo: la primera disposición que se adoptó fué la de acordar un voto de censura para Egocheaga y expulsarle del Congreso como un elemento perturbador de las clases mineras del proletariado.

Pues no contento con esto, que hubiera sido suficiente para que otro hombre cualquiera hubiera hecho firme propósito de enmienda, el jefecillo en cuestión marchó á su *feudo*, que es Riotinto, y, una vez allí, empezó á hacer labor disolvente con el único y exclusivo objeto de que su nombre suene en los periódicos y los incautos trabajadores se imaginen que Egocheaga es una figura importante en el movimiento sindicalista de España.

Pero, en realidad, su labor es altamente perjudicial para los intereses de los obreros, aumentando el odio sindicalista contra los patronos, ha dispuesto, sin ton ni son, que los operarios asociados de la fundición de piritas de Bessemer se declaren en huelga á consecuencia de haber sido suspendido un obrero de la misma por faltas repetidas en el trabajo.

Claro es que, según todos los correspondientes telegráficos de Riotinto, esta orden dictatorial, injusta y brutal, ha producido

la indignación entre los propios trabajadores ajenos á la política de chanchullo y de ambiciones de Egocheaga, y dará margen á que la Compañía, decidida, naturalmente, á defender sus intereses, adopte graves medidas para evitar estar al arbitrio y la merced de un *quidam* cualquiera, que se aprovecha de la ignorancia de las masas proletarias para sus fines personales, y que, además, ha sido desautorizado y expulsado del seno de un Congreso de mineros.

Los obreros deben mirar con serenidad estos antecedentes y comprender que, si la huelga justa y razonable puede beneficiarles, estos actos de brutalidad y de intemperancia van exclusivamente contra su bolsillo, como ha ocurrido ahora en Riotinto, donde para sostener la nueva huelga, Egocheaga, el pequeño dictador, el minúsculo general Villa de aquella región minera, les ha impuesto una cuota extraordinaria de 10 céntimos sobre la que ya pagan como asociados.

Conque, ¡átame usted esa mosca por el rabo!

No sólo no cobran su jornal por ir á una huelga injusta, que en modo alguno puede solucionarse en su favor, sino que, además, tienen que abonar 10 céntimos para que Egocheaga se dé el gustazo de capitanearlos.

Así da gusto. Y ande el movimiento, y la ceguera de los infelices trabajadores.

El tifus no decrece por decreto.

Con este mismo título del periódico órgano del socialismo, vamos á contestar á unos cuantos desatinos que ha publicado en su número del jueves pasado.

Con ocasión de la epidemia de fiebres tifoideas que se ha desarrollado en Vigo, el diario de Pablillo, dice desenfadadamente que esto, como todo (la muerte de Prim, por ejemplo), ocurre porque el Gobierno se fia de la ignorancia del pueblo para llevarle por los caminos que conviene á los gobernantes, y que con habilidades políticas trata de acabar con una epidemia.

Termina su alegato el organillo de la calle de las Fuentes, diciendo, como Gedeón, que para evitar el contagio lo que hace falta es adoptar medidas higiénicas.

Por lo que respecta á lo primero, confesamos que nuestro primer deber, nuestra elemental obligación, es asombrarnos, quedarnos estupefactos de que en la casa de Pablillo se oye, se tenga la avilantez de decir que el Gobierno aprovecha la ignorancia de los pueblos para sus intereses políticos.

Porque todo el mundo sabe que esto de aprovecharse de la ignorancia de las gentes que, por su pobreza económica, no han podido recibir una mediana instrucción, es una función exclusiva y primordial de los socialistas.

Pues si los trabajadores no fueran una honrada masa de ignorantes, ¿medirían los jefecillos del partido, tendría casas espléndidas en El Escorial el jefe de los jefecillos? ¿Seguiría Egocheaga, como indicamos en otro lugar de este número, sobreviviendo á los infelices mineros de Riotinto después de haber sido expulsado de un Congreso?

¿Podrían vivir, en fin, los mismos que redactan ese periódico y que pretenden engañar á sus suscriptores pidiéndoles dinero so pretexto de sostener los cargos de la publicación que defiende los *sagrados* intereses del partido?

Con estos botones de muestra basta para poner de relieve la justicia de los ataques gratuitos al Gobierno.

Y por lo que hace á la gedeonada de la evitación del contagio, sólo tenemos que recordar á los socialistas de la calle de las Fuentes, que las primeras medidas que adoptó el ministro de la Gobernación, por inspiración del inspector general de Sanidad, Sr. Martín Salazar, fueron tan eficaces, que el propio pueblo ha mostrado su gratitud y su satisfacción.

Además, ¿es que no se ha enterado el organillo de Pablo de que se enviaron inmediatamente varias máquinas potabilizadoras para sanear el agua de Vigo, origen de la epidemia?

Pues antes de hablar hay que documentarse. Porque «quien pretende, sin razón, al más fuerte derribar, no consigue sino dar coces contra el aguijón».

Ya ven esos señores que nadie ha pretendido acabar una epidemia por decreto, sino por la higiene.



EL GRAN SUCESO

Hablamos, señores, en nuestro «Romancero» del número pasado —si no recuerdo mal— de que en el extranjero la «cosa», casi siempre, andaba si no mala, menos que regular.

Y, ¡oh cielos!, al instante, para que todos vean lo bien que anda la «cosa» y darne la razón, surge el conflicto austriaco, surge el conflicto servio, que á Europa entera pone en la Babel mayor.

¿Qué les parece á ustedes la paz que reina fuera? ¿Y de la diplomacia qué tienen que decir? ¿Y qué de la cultura de Europa, la maestra? ¿Y qué del siglo veinte tan sabio cual feliz?

¡Oh, sombra veneranda de Tolstoi, el apóstol, que condenó la guerra, que predicó la paz! A vuelta de progresos y notas diplomáticas resulta cada día peor la Humanidad.

¿Proseritas no quedaron —por bárbaras é injustas, la Historia nos lo dice— las guerras de invasión? ¡Oh, venerable Austria, concupiscente y cínica, que atropellar intentas la ley de la razón!

La fuerza bruta impone su eterno poderío, pese á las diplomacias de *chic* modernidad, y cuando el «equilibrio» mayor nos parecía, resulta que la Europa se tambalea ya.

¡Nosotros que creíamos —ingenuamente, claro— que de las fieras guerras la Historia era panteón cerrado para nuevas hazañas estupendas y absurdas que rechaza la civilización.

Pues nada, amigos míos, según la muestra, como aquel que dice, estamos (¡y siempre así será!) en la era antes de Cristo... regidos por la máxima del fuerte contra el débil que es ciencia universal.

EPICTETO.

Por dignidad de la Prensa, por el honor nacional, por vergüenza profesional, por buen gusto, por decencia,

el libelo de la Rodríguez debe desaparecer.

UN PERIODICO REPUGNANTE

Calumnia, que algo queda.

Lo decimos sin ambages ni rodeos: este periódico repugnante, que deshonra la Prensa española, es el libelo que dirige la Rodríguez.

Su alimento es la calumnia, y como luego no hay en él coraje para sostener lo escrito, tiene que vivir mezquinamente, cobardemente, rectificándose cada día.

Recientemente ha publicado este papelucho una carta anónima—¡claro, el arma de los calumniadores!—en que se vierten conceptos altamente injuriosos para nuestro Ejército de África, que tan briosa, tan viril, tan valerosamente defiende la integridad del país y los intereses españoles en nuestra zona marroquí.

El comandante general de Melilla, señor Jordana, asqueado de tan bajos procedimientos, ha dirigido un telegrama al ministro de la Guerra protestando, en nombre propio y de varios oficiales, de las calumnias de que éstos han sido objeto en esa carta anónima, y que ha sido denunciada al capitán general de esta región.

Añade también el general Jordana que la carta que, suscripta por la Sociedad obrera «La Defensa», de Melilla, publicó ese diario inmundo, contra el que debía tomar una medida radical la Asociación de la Prensa, de Madrid, es apócrifa.

Esto lo ha confirmado el propio presidente de aquella Sociedad, el cual ha asegurado al general Jordana que ni él ni sus

compañeros la han escrito, y, además, califica de cobardes á los que han ocultado su nombre y toman el de «La Defensa».

Todas las informaciones «sensacionales» que anuncia y publica ese engendro de la patibularia Rodríguez, acaban, como el cuento del borracho, en que se le sube el vino; es decir, en que tienen que ser rectificadas, porque constituyen un cúmulo de mentiras y falsedades.

¿Y ésta es la misión de la Prensa? ¿Y luego protestamos de que una Mme. Cailaux dispare sobre un Calmette?

Confesamos que la Prensa española está muy lejos de ser como ese papelucho indecente.

Y si lo fuera, nosotros romperíamos nuestras plumas y renegaríamos de esta nobilísima profesión, que empuerca con su lenguaje y con su inmoralidad el libelo cobarde que dirige Fogonillo.

BANCO DE ESPAÑA

Negociación de obligaciones del Tesoro al 4 por 100.

En virtud de lo dispuesto por Real orden fecha 22 del actual, se abrirá por el Banco negociación de Obligaciones del Tesoro al 4 por 100, el día 30 del corriente, por la suma de veinticinco millones setecientos siete mil quinientas pesetas (25.707.500) encargándose el establecimiento del pago del capital y de sus in-

Banco de España.

SITUACIÓN

ACTIVO			24 Julio de 1914.	18 Julio de 1914.
Oro en Caja	24 Julio de 1914.	18 Julio de 1914.	Pesetas.	Pesetas.
Del Tesoro.....	1.580.533,82	1.534.820,79	543.497.535,59	541.986.260,69
Del Banco.....	541.855.337,33	540.436.285,46		
Consignado p. pago dchos. Aduana.	61.664,44	15.154,44		
Corresponsales y agencias del Banco en el extranjero.				
Del Tesoro.....	79.396.670,75	79.269.463,80	174.818.316,35	175.738.368,73
Del Banco.....	95.421.645,60	96.468.904,93		
Plata.....				
Bronce por cuenta de la Hacienda.....			729.797.592,92	728.518.580,14
Efectos á cobrar en el día.....			2.272.338,50	3.294.534,44
Anticipo al Tesoro público, ley de 14 de Julio de 1891....			3.101.765,76	2.886.844,01
Pagarés del Tesoro, ley de 2 de Agosto de 1899.....			150.000.000	150.000.000
Descuentos.....			100.000.000	100.000.000
Pólizas de cuentas de crédito....	253.453.361	254.427.011	335.939.895,26	340.069.604,04
Créditos disponibles.....	83.516.507,31	82.084.995,50	169.936.853,69	172.342.015,50
Pólizas de créditos con garantía.....	296.976.929,70	297.222.434,70	161.705.755,93	160.176.445,49
Créditos disponibles.....	135.271.173,77	137.045.989,21		
Pagarés de préstamos con garantía.....				
Otros efectos en Cartera.....			8.427.009,50	8.469.149,50
Corresponsales en el Reino.....			4.707.735,09	4.298.615,83
Deuda perpetua interior al 4 por 100.....			15.460.267,19	14.240.253,13
Obligaciones del Tesoro á negociar.....			344.431.519,26	344.431.519,26
Acciones de la Compañía Arrendataria de Tabacos.....			707.500	707.500
Acciones del Banco de Estado de Marruecos, oro.....			10.500.000	10.500.000
Bienes inmuebles.....			1.154.625	1.154.625
Operaciones en el extranjero por cuenta del Tesoro público, oro.....			14.615.030,64	14.613.664,79
Tesoro público: su cuenta corriente, plata.....			1.375.893,99	827.677,99
			36.925.532,03	43.227.709,51
			2.810.375.166,70	2.817.483.368,05

PASIVO

Capital del Banco.....	150.000.000	150.000.000
Fondo de reserva.....	20.000.000	20.000.000
Billetes en circulación.....	1.919.016.650	1.919.352.675
Cuentas corrientes.....	488.169.333,62	481.800.462,73
Cuentas corrientes en oro.....	884.186,23	736.715,51
Cuentas corrientes oro, para pago de derechos de Aduana.	61.664,44	15.154,44
Depósito en efectivo.....	8.824.396,85	8.791.458,86
Por pago de intereses de Deuda perpetua interior.....	37.264.156,24	39.111.353,88
Por pago de amortización é intereses de Deuda amortizable al 5 por 100.....	424.837,36	497.352,36
Por pago de amortización é intereses de Deuda amortizable al 4 por 100.....	128.950,87	156.782,87
Por pago de amortización é intereses de Obligaciones sobre la renta de Aduanas.	219.746,59	219.746,59
Por pago de Deuda exterior en oro.....	6.932.026,64	7.691.307,70
Su cuenta corriente, oro.....	75.421.071,92	73.940.654,88
Reservas de contribuciones.....	2.455.506,33	2.351.375,96
Dividendos, intereses y otras obligaciones á pagar.....	40.231.619,59	46.943.434,98
Ganancias y pérdidas.....	11.362.232,99	10.590.389,12
Diversas cuentas.....	48.978.787,03	55.284.503,17
	2.810.375.166,70	2.817.483.368,05

Tipo de interés.—Descuentos, Préstamos y Créditos con garantía, 4 1/2 %.—Créditos personales, 5 %.

tereses á los respectivos vencimientos, mediante la presentación en el mismo de los correspondientes títulos y cupones y señalamiento de pago por el Tesoro, previa la oportuna provisión de fondos que éste haga en su día.

La negociación se verificará con sujeción á las siguientes reglas:

Los pedidos serán por cantidades que no bajen de 500 pesetas ó que sean múltiplos de esta suma, y ninguno podrá exceder del importe de las Obligaciones que se negocien.

Estas, que tendrán el carácter de efectos cotizables en Bolsa, serán al portador, de 500 y 5.000 pesetas cada una, al plazo de seis meses, á contar desde 1.º de Julio último, con interés á razón de cuatro por ciento anual, pagadero por trimestres vencidos, mediante cupones que llevarán unidos los títulos y que serán abonados á razón de cinco pesetas los de las Obligaciones de la serie A y de cincuenta los de la serie B.

El tipo de emisión será á la par, y se rescontarán los intereses correspondientes á los días transcurridos desde 1.º de Julio último.

El importe total de cada pedido deberá satisfacerse en el momento de la suscripción y se admitirán éstas hasta completar las pesetas 25.707.500; entregando el establecimiento en el acto las correspondientes Obligaciones.

La negociación se verificará en Madrid, en las cajas del Banco de España, y tendrá lugar, según queda expresado, desde el día 30 del actual, á las horas de oficina.

Madrid, 27 de Julio de 1914.—El secretario general, Gabriel Miranda.

La familia Real.

Sábado, 25.

LOS REYES EN SANTANDER

Sus Majestades no recibieron ninguna audiencia.

La Reina Doña Victoria salió á las cinco de la tarde, dando un largo paseo en automóvil por el interior de la provincia.

A la misma hora el Monarca estuvo recorriendo la bahía á bordo del balandro *Voltejo*.

Los Infantitos pasaron en coche.

LA REINA MADRE EN SAN SEBASTIAN

A las diez de la mañana marchó de Santander para San Sebastián, en automóvil, la Reina Doña María Cristina, que ordenó que no le hicieran despedida alguna.

S. M. dejó 2.000 pesetas al alcalde con destino á los pobres de la localidad.

La misma recomendación hizo á las autoridades de la capital de Guipúzcoa sobre su recibimiento.

La augusta dama llegó á San Sebastián á las seis de la tarde, acompañada por la marquesa de Moctezuma y el Príncipe Pío de Saboya.

Doña María Cristina almorzó en Saldacano.

LA INFANTA DOÑA ISABEL EN AVILA

La Infanta Doña Isabel comulgó por la mañana en la iglesia de Santa Teresa, visitando después algunos monumentos.

Por la tarde S. A. asistió á una becerrada benéfica, siendo aclamada por el público.

Rejonearon dos becerros los distinguidos aficionados D. Angel Manglano y don José Pas, y después fueron lidiados cuatro becerros, actuando de matadores los aficionados D. Federico Cifuentes y D. Justo Blasco.

La Infanta hizo artísticos regalos á los matadores y rejoneadores.

Domingo, 26.

LOS REYES EN SANTANDER

Los Reyes estuvieron por la tarde paseando por la bahía en uno de los balandros regios.

El ilustre ex presidente del Consejo, don Antonio Maura, cumplimentó á Sus Ma-

jestades, conversando largamente con Don Alfonso.

LA REINA MADRE

EN SAN SEBASTIAN

Cumplimentaron á S. M. la Reina Doña María Cristina el ministro de la Gobernación, los gobernadores civil y militar y el alcalde.

LA INFANTA DOÑA ISABEL

EN AVILA Y LA GRANJA

Después de oír misa la Infanta Doña Isabel fué al Ayuntamiento, donde se celebró una recepción, que estuvo concurridísima.

S. A. fué aclamada por el público.

Por la tarde salió para La Granja, acompañada de la Srta. de Bertrán de Lis y del Sr. Coello.

La augusta dama fué objeto de una entusiasta despedida.

La Infanta llegó á las ocho á La Granja, siendo recibida en la plaza de la Heredad por las autoridades locales, civiles y militares, el obispo de Segovia, los palatinos, el Municipio, el personal del Real Patrimonio y la colonia veraniega.

Poco después recibió en sus habitaciones de Palacio á las autoridades y muchos particulares.

Lunes, 27.

LOS REYES EN SANTANDER

Sus Majestades estuvieron en las regatas. El Rey patroneaba el balandro *Giralda IV*.

S. M. la Reina Doña Victoria, con su séquito, embarcó en una lanchita gasolinera y siguió en las regatas al balandro del Soberano.

Terminadas las regatas el Rey subió en su automóvil y marchó con la Reina al Palacio de la Magdalena.

En el trayecto ambos fueron ovacionados por la muchedumbre.

Martes, 28.

LOS REYES EN SANTANDER

S. M. el Rey patroneó el balandro *Tonino* en la regata internacional, y el Príncipe Raniero el *Cáspita*.

La Reina y los Infantes D. Carlos y Doña Luisa seguían la regata á bordo de una lancha automóvil, y regresaron al muelle momentos antes que el Rey.

El primer premio se le adjudicó á Su Majestad el Rey.

Los Infantitos dieron su acostumbrado paseo en coche.

Miércoles, 29.

LOS REYES EN SANTANDER

El Soberano presidió la solemne inauguración del Ateneo Montañés, al que llegó, en automóvil, acompañado de los Infantes D. Carlos y D. Jenaro, y del ministro de Marina.

S. M. ocupó el estrado presidencial, teniendo á su derecha al Infante D. Carlos y al ministro de Marina, y á la izquierda al Infante D. Jenaro y al presidente del Ateneo, D. Gabriel Pombo.

Detrás ocuparon sus puestos el jefe de la Casa militar y los ayudantes del Rey, el duque de Santo Mauro, las autoridades y la Junta directiva del Ateneo.

El presidente del nuevo Centro pronunció un discurso, agradeciendo á S. M. y Altezas, en nombre de la intelectualidad de Santander, que honraran con su presencia el acto que se celebraba.

Terminó con vivas á la patria y al Rey, que fueron contestados con entusiasmo por la distinguida concurrencia.

El Dr. Carracedo pronunció un elocuente discurso, explicando la significación del Ateneo en la obra de cultura general española.

El ministro de Marina, en nombre de Su

Majestad y del Gobierno, declaró inaugurado el Ateneo Montañés.

El Monarca se puso en pie y atravesó el salón, siendo objeto de una gran ovación.

Don Alfonso se dirigió al Palacio de la Magdalena.

La Reina y los Infantitos no salieron á dar su acostumbrado paseo á causa del mal tiempo.

Jueves, 30.

LOS REYES EN SANTANDER

S. M. el Rey despachó con el ministro de Marina, firmando algunas leyes y varios decretos de aquel departamento.

LA REINA MADRE

EN SAN SEBASTIAN

S. M. la Reina Doña María Cristina recibió al obispo de Madrid-Alcalá, al gobernador civil interino, Sr. Pastrana; al gobernador militar y al alcalde accidental, Sr. Navas, que cumplimentaron á la augusta dama.

S. M. el Rey tomó parte en las regatas, patroneando el balandro *Tonino*, al que se adjudicó el premio de honor.

El Infante D. Carlos patroneó el *Meck-toub*, teniendo que retirarse dicho balandro por haber sufrido la rotura de la cruceta.

LOS HIJOS

DEL INFANTE DON FERNANDO

Llegaron los hijos del Infante D. Fernando.

S. M. la Reina los acompañó en carruaje y les compró juguetes.

Los Infantitos regresaron á San Juan de Luz.

Viernes, 31.

LOS REYES

S. M. el Rey estuvo firmando varios decretos por la mañana.

Por la tarde asistió á las regatas que se celebraron en las aguas santanderinas.

S. M. la Reina Victoria, la Infanta Doña Luisa y el Príncipe de Asturias presenciaron las regatas á bordo de una lancha automóvil.

d.....?

Después de unas cuantas enormidades, vacía de sentido, feroches y espeluznantes, insertas en flamearte bastardilla, encontramos lo siguiente:

Pablo Iglesias.

(De «Los miserables»).

Ya nos lo habíamos figurado nosotros, pero luego de esta declaración, nada tenemos que añadir por nuestra part.

GRAVES NOTICIAS DE ESTA MADRUGADA

JAURÉS, ASESINADO EN PARÍS

Un «ultimatum» alemán á Francia y Rusia.—La guerra europea parece que se acerca inevitable y trágica.

Cuando esperábamos que las cosas tomaran una mayor derivación pacifista, cuando más confiábamos en que los enormes intereses que ligan hoy á casi todas las naciones entre sí fuesen el principal motivo para que progresasen y triunfasen al fin los buenos propósitos de la diplomacia, he aquí que, súbitamente, llegan acontecimientos y noticias de última hora á torcer diametralmente el curso de los acontecimientos y á poner un terrible subrayado en el latido de ansiedad expectante.

La conflagración europea parece inevitable é inminente. Tales han sido los sucesos acaecidos en tan breve y reciente plazo, que el temor se agranda con terribles suposiciones de veros militud.

Una de las noticias que más vivamente ha conmovido los ánimos ha sido el asesinato del leader socialista, Jean Jaurés, acaecido anoche en un café de París.

¿Cuáles han sido los móviles que han impulsado al asesino á cometer su delito? Cosa es ésta que aún no es posible fijar.

La opinión general achaca móviles nacionalistas al criminal, y aun hay quien relaciona esta muerte con el asesinato de Gastón Calmette. Pero nada puede asegurarse aún. Lo cierto es que la muerte de Jaurés, del gran apóstol del socialismo, hacia el cual tenía Europa vueltos los ojos en las actuales circunstancias, parece agravar más de lo que estaban las tendencias bélicas.

Sin embargo, esto es cosa que, por el pronto, no tiene una clara justificación. Recientes están aún las manifestaciones del gran sociólogo que ha sucumbido ante el arma

de un homicida, Jaurés, aun en contra de la guerra, había manifestado que, ante todo, le era ineludible á un buen patriota defender la integridad de su nación.

¿Está, pues, justificada una agresión nacionalista?

¿Qué actitud adoptará el partido socialista? ¿Qué deducciones abarcará el trágico suceso acaecido en París esta noche pasada?

Todo son incógnitas á la hora en que trazamos estas líneas.

Lo que claramente podemos asegurar es que el conflicto europeo, por otros aspectos, ha presentado en estas últimas horas un cariz gravísimo.

La declaración del Japón en favor y al lado de su aliada Inglaterra y el inesperado «ultimatum» dirigido por Alemania á Rusia y Francia han traído un aire de tragedia sobre el problema de la conflagración europea.

Doce horas ha dado de plazo Alemania para que se le conteste á su doble «ultimatum». ¿Llegará á tiempo la diplomacia para atajar la pavorosa y rápida marcha de los bélicos acontecimientos?

Todo está suspenso de una trágica interrogación.

La hora en que ha de despejarse la incógnita no puede estar lejana.

Aguardemos, pues, con calma, con serenidad, y haciendo votos por la paz europea, que, por sentimientos de humanidad y por conveniencias vitales, á todos los pueblos civilizados les interesa mucho.

La Casa «Maggi»

Hoy en día más de 1.000 catedráticos y médicos españoles han confirmado por escrito la buena opinión que les merecen los Productos Alimenticios Maggi. Estos se consumen en muchos Hospitales, Conventos y Colegios de nuestro país, con inmejorable resultado, y las familias que los emplean en su alimentación diaria son ya innumerables. S. M. el Rey Don Alfonso XIII (q. D. g.) se ha dignado honrar á la Casa Maggi nombrándola «Proveedor de la Real Casa».

En Suiza obtuvieron la más alta recompensa en las Exposiciones Nacionales de Zurich de 1887 y de Ginebra de 1896, y hoy concurren á la Exposición Nacional que se celebra este año en Berna, y en la que, sin duda, obtendrán igual recompensa.

En Alemania y Austria han logrado, en quince años, 23 Medallas de Estado, distinción que se tiene en un concepto muy elevado en aquellos países.

En Francia estuvieron «fuera de Concurso» en las Exposiciones Universales de París de 1889 y 1900, y D. Julio Maggi, creador de los Productos Maggi, fué nombrado Oficial de la Legión de Honor por el adelanto real que representa su obra en el campo de la alimentación.

En varias Exposiciones de aquellos y de otros países obtuvieron además 13 «Grands Prix», 102 Medallas de Oro, 20 Diplomas de Honor, etc., etc.

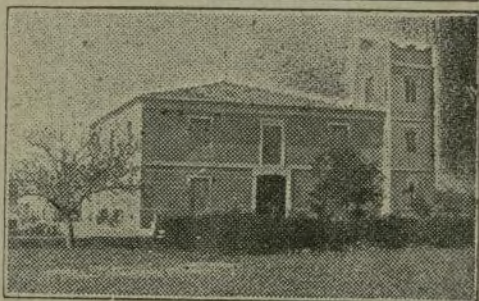
Pocas son las casas que se pueden vanagloriar de tantos y de tan continuos éxitos, por lo que cabe felicitar sinceramente á la Casa Maggi, cuyos inmejorables productos (Caldo, Sopas y Jugo Maggi) no faltan hoy en ninguna casa previsora.

Un canto á la mujer.

Los poetas cantaron siempre á la gracia de la mujer, realizada por un discreto manejo de un artístico abanico. Esto lo saben muchas señoras, que acuden á la casa de R. L. Serra, porque es donde encuentran los modelos más bonitos y elegantes de Madrid. Carretas, 5.

Escuelas Internacionales

por Correspondencia



HERMOSA FINCA PROPIEDAD DE LA INSTITUCION
Laboratorios - Análisis - Campos de cultivo y experiencias

Ingenieros electricistas

Ingenieros Mecánicos

Ingenieros Agrícolas

Profesores Electroterapéuticos

IDIOMAS: Privilegio exclusivo con patente núm. 48.482

Numeroso profesorado escogido e inteligente

INGENIERO DIRECTOR

JULIO CERVERA BAVIERA

Fundador en España del sistema de enseñanza por Correspondencia

Para informes, detalles y matriculas dirigirse á la siguiente manera:
Sr. D. JULIO CERVERA BAVIERA
INGENIERO
Apartado 66
VALENCIA

GRAN HOTEL DEL SARDINERO

El de más confort de la hermosa playa. El que mejor situación tiene.

El predilecto de los aristocráticos veraneantes.